

n'étaient que la défense d'un esprit ombrageux qui tient à protéger la liberté de son rêve.

...Or si vous voulez savoir quelle était cette grande dame, paysanne, théologienne, bonne ménagère, fantasquement rêveuse et qui rajeunit aux derniers jours de l'année (1), ses domaines s'étendent de la Baltique jusqu'au pôle et on la nomme la Suède. »



A travers l'histoire Suédoise.

Il ne s'agit pas ici de résumer de pareilles annales encore moins d'en essayer une analyse philosophique d'ensemble mais seulement d'en marquer les principales étapes par quelques traits caractéristiques capables de les fixer dans la mémoire.

La période préhistorique s'est grandement prolongée en Suède. Longtemps partagé en plusieurs Etats, le pays vers le X^{me} siècle se trouva divisé en deux royaumes, celui de Suède ou d'Upsal et celui de Gothie. Ce ne fut qu'au XIII^{me} siècle que les deux royaumes s'unirent et que Stockholm fut fondé. La vie des Suédois en ces temps lointains fut une vie de batailles incessantes. Le pays était pauvre: on ignorait les richesses considérables de son sous-sol; d'ailleurs qu'en eut on fait si même l'outillage embryonnaire d'alors en avait permis l'exploitation ? Il y avait la pêche et vers le sud un peu d'agriculture. C'est là que les Goths s'installèrent refoulant des populations primitives dont sans doute les Lapons reproduisent aujourd'hui le type déformé. Ces populations étaient-elles belliqueuses ou bien, sédentaires et inquiètes, ne vivaient-elles pas déjà en proie à cette mélancolie agitée que l'alternance de la longue nuit polaire avec une brève exubérance estivale fait si souvent peser sur les habitants des régions septentrionales ? Il paraît assez probable que ce furent les Goths qui apportèrent ici la furieuse passion du combat en laquelle ces hommes puissants cherchaient une diversion aux sévérités de la nature. Dans l'Edda, on trouve du Valhalla cette sommaire description : « Chaque

(1) Allusion à la Noël Suédoise célébrée par tous, jeunes et vieux, avec un éclat et un entrain tout particuliers.

jour, après s'être habillés, les héros prennent leurs armes, sortent dans la cour, se battent entre eux et se renversent les uns les autres. C'est là leur jeu. Et quand vient l'heure du repos, ils rentrent dans le Valhalla et s'attablent pour boire ». Cet idéal demeura celui des Scandinaves pendant plusieurs siècles. L'existence d'ici-bas leur plaisait donc ainsi puisqu'ils ne rêvaient rien d'autre que sa continuation dans l'éternité. Ils se battaient pour le plaisir. Ils furent les pères du sport. Notons que l'idéal dano-norvégien ordinairement appelé normand fut assez différent : il comportait la recherche des aventures, l'imprévu du voyage, l'espoir des conquêtes lointaines et en tous cas la poursuite d'un riche butin. Mais en Suède, la plupart se querellaient pour des arpents de bois et de marais, presque par amour de l'art. Les deux carrières se poursuivirent parallèles. Aventuriers et sédentaires vécurent leurs existences distinctes. Les seconds se disputèrent sur place la possibilité d'une couronne qui n'existait pas encore. Stockholm devenait peu à peu le centre de gravité d'un empire éventuel qui engloberait toute la région scandinave. Mais comment le créer, cet empire ? Norvégiens, Danois, Suédois s'y employaient en vain. Ils se prêtaient ou s'imposaient des souverains les uns aux autres, implantant des dynasties éphémères que renversaient quelque révolte locale ou quelque intervention ambitieuse. Certains princes mieux obéis franchissaient la mer et s'essayaient à conquérir la Finlande ou la Poméranie, ces deux objectifs d'une politique nationale tendant à transformer la Baltique en un lac scandinave. Le Christianisme s'était introduit, prêché par des missionnaires zélés mais venu de trop loin pour exercer beaucoup d'action. Le peuple selon l'heureuse expression d'un écrivain « ne prenait de la foi nouvelle que ce qui cadrait avec sa rude humeur et avec l'âpreté de ses paysages ». Ses superstitions — dont les traces vivent encore — l'isolaient de l'univers catholique. Elles continuaient de s'abriter au cœur des forêts et il s'en dégageait comme un besoin d'entrer directement et sans intermédiaire en communication avec la Divinité. Ainsi la Suède était, par un hasard singulier, préparée à la Réforme avant que Luther n'en eût donné le signal.

Une femme réalisa le rêve impérial. Marguerite, qui se trouvait à la fois reine régente de Danemark et de Norvège, réussit à se faire élire par les Suédois lorsque, mécontents du choix qu'ils avaient fait précédemment d'Albert de Mecklembourg, ils déposèrent ce prince. La « Sémiramis du Nord » avait mis onze années (1376-1387) à réunir les trois couronnes. Mais en

vain la célèbre Union de Calmar proclama-t-elle la pérennité de cette entente. La mésintelligence très vite se mit entre les royaumes scandinaves. La Suède fut la principale victime d'un régime qu'affaiblissaient les intérêts divergents des trois puissances. Dès 1448 elle se donnait en la personne de Charles VIII un souverain indigène qu'elle eût grand peine à conserver et auquel succéda, sous le titre étrange d'administrateur, ce Stenon Sture qui chassa les Russes de Finlande et fonda l'Université d'Upsal. La « dynastie » des Sture, plus fortunée que celle des Cromwell, retint le pouvoir pendant un demi siècle. Elle succomba devant un retour offensif de la puissance danoise qui rétablit à son profit l'Union de Calmar. Ce ne fut qu'un instant. Surgit alors le véritable fondateur de la Suède moderne, Gustave Wasa.

Prisonnier des Danois qui le retenaient comme otage, Wasa s'était évadé; il se cachait en Dalécarlie. Paysan et mineur, il vécut de la rude vie du peuple et il y acquit cette connaissance profonde de ses compatriotes qui allait faire de lui le roi national par excellence. Dès qu'il eut révélé sa qualité et ses projets, les Suédois l'acclamèrent et Stockholm lui ouvrit ses portes. Un règne de trente sept ans (1523-1560) lui permit d'asseoir solidement les bases de la puissance suédoise, de cette puissance que Gustave Adolphe va gaspiller glorieusement, que Charles XI rétablira et que les folles équipées de Charles XII compromettront définitivement : histoire grandiose et tragique qui tient en deux siècles, de l'avènement de Wasa en 1523 à la mort de Charles XII en 1718. Pendant cette période la Suède a pris sa figure adulte. Wasa l'avait rendue protestante; une réaction sans portée sous un de ses fils ne put la soustraire aux influences de la Réforme. Protestante elle resta jusqu'à la moelle. Démocratique aussi et protocolaire en mime temps, unissant le goût des formes solennelles à celui des réalités simples, héroïque et désintéressée le plus souvent, pratique et calculée par moments, prête en tous cas à beaucoup sacrifier pour atteindre sa visée suprême : la domination sur les rives d'en face.

C'est cet esprit de sacrifice qui permit la création de l'instrument de victoire par excellence à savoir une armée nationale, très supérieure par conséquent aux armées mercenaires qui guerroyaient en ce temps là au service des autres pays. Gustave Adolphe fut le précurseur de Napoléon en ce qu'il mena au combat des troupes vraiment issues et imbues de l'idée de patrie. Et à côté du grand roi, pour utiliser ses lauriers, se dressa un grand ministre, le Richelieu du Nord, Oxenstiern. Déjà en

1609 la paix de Viborg conclue par Charles IX avait assuré la Finlande. Oxenstiern aux traités de Westphalie obtint la Poméranie occidentale, Rugen, Stettin, les bouches de l'Oder, Brème. Il avait au lendemain de Lutzen ramassé l'épée tombée des mains du maître et ainsi forcé la fortune hésitante à lui demeurer fidèle. Négociateur incomparable, il gouvernait également le royaume agrandi au nom de la petite princesse Christine, fille de Gustave Adolphe. Mais Christine est atteinte de l'étrange neurasthénie des Wasa. A peine quelques années de sagesse et répudiant les conseils d'Oxenstiern, elle abdique pour aller courir l'Europe, vivre de chimères et déshonorer son nom.

Toutefois la force d'impulsion est telle que l'élan continue. Charles X, héritier imprévu de son étrange cousine, est d'ailleurs homme de guerre. En trois mois il réduit la Pologne et, ramenant ses soldats d'île en île à travers l'Archipel gelé, met le siège devant Copenhague. Il meurt après six ans de règne. Le résultat n'en est pas moins atteint. Les traités de Copenhague et d'Oliva ont donné à la Suède, l'Esthonie et la Livonie cédées par la Pologne, l'Ingrie et la Carélie cédées par la Russie: surtout ils ont libéré enfin le territoire national car, chose étrange, la Suède qui depuis longtemps déjà avait passé l'eau n'était pas encore complètement maîtresse chez elle; cinq provinces maritimes de l'ancienne Gothie étaient jusqu'alors demeurées en la possession des Danois.

Charles XI, à cinq ans, hérite donc d'un beau domaine et, plutôt que de viser à l'agrandir encore, il consacre ses forces à l'enrichir et à l'organiser. Il est encore très jeune quand les Etats assemblés abdiquent leurs droits entre ses mains et le déclarent maître absolu. Mais Charles XI est un grand prince et cet absolutisme ne le grise pas. Quand il disparaît en 1697 la Suède est florissante et heureuse; l'armée et la flotte sont en belle posture; le commerce s'est développé; les lettres, les sciences, les arts ont progressé et un trésor opulent a été amassé tel que peu d'Etats en possèdent à cette époque. Hélas ! le destin cruel a préparé à ce grand organisateur le pire des successeurs; Charles XII en vingt ans aura tout détruit et désorganisé. Son épopée peut être belle à lire; elle fut absurde à vivre; l'indulgence des Suédois envers la mémoire de ce prince est un hommage qu'ils se rendent à eux-mêmes, car elle est la preuve de leur esprit chevaleresque. Figure héroïque sans doute, Charles XII compte au point de vue politique parmi les pires destructeurs que le monde ait vus à l'œuvre.

Et ce fut le crépuscule. Ulrique-Eleonore ne put recueillir l'héritage paternel qu'à la condition de renoncer à l'absolutisme et de partager avec le Sénat et les Etats un pouvoir royal qui, tout diminué qu'il fut, lui parut encore trop lourd. Elle le partagea aussi avec son époux et, sans enfants, laissa en mourant le trône vacant. Adolphe Frédéric, évêque de Lubeck, fut alors élu. Il aimait la paix et les arts mais sa faiblesse ne lui permit pas de mâter les factions rivales dites des Chapeaux et des Bonnets, dont les dissensions déchiraient le royaume. La situation de la monarchie devenait humiliante quand Gustave III risqua un coup d'Etat qui ramena un peu d'ordre intérieur mais ne put arrêter la décadence extérieure. Gustave IV fut dépouillé de la Finlande; depuis longtemps les conquêtes de la guerre de Trente ans étaient perdues.

Avec Charles XIII et grâce à celui que le peuple Suédois, d'accord avec son roi, allait proclamer héritier du trône, la fortune tourna. Il appartenait aux princes de la maison Bernadotte devenus passionnément Suédois, eux aussi, de créer une nouvelle Suède prospère, calme, savante, fière de son prestigieux passé mais résolue à renoncer aux périlleuses aventures pour ne chercher la santé et le bonheur que dans l'effort quotidien d'un travail loyal et réfléchi.



Upsal.

Stockholm charme tellement le regard et s'impose aux visiteurs par un ensemble de spectacles si variés et attrayants que l'étranger volontiers oublie d'aller rendre hommage à l'ancienne capitale devenue sous sa toge universitaire le centre spirituel de la Suède moderne. A vrai dire l'antiquité d'Upsal ne s'affirme pas par ses monuments. Ni la haute cathédrale de briques ni le château aux grosses tours ensanglanté par la folie du roi Erik et où plus tard la reine Christine signa sa coupable abdication, ni même les tumuli qui évoquent les exploits des lointains Vikings ne suffiraient à compenser en vétusté les aspects par ailleurs très modernes et quelconques de la ville. Et d'autre part, le calme y est si grand, le silence